

## La dernière réponse

d'Isaac Asimov

Murray Templeton avait quarante-cinq ans, la fleur de l'âge, avec toutes les parties de son corps en état de marche à l'exception de certaines portions clés de ses artères coronaires, mais cela suffisait.

La douleur était venue subitement, était montée à un niveau insoutenable et s'était progressivement calmée. Il sentit sa respiration ralentir et une sorte de paix l'envahir. Il n'existe aucun plaisir comparable à l'absence de douleur... immédiatement après la souffrance. Murray en avait le vertige, comme s'il s'élevait et planait dans les airs.

Il ouvrit les yeux et remarqua, avec un amusement distant, que les autres personnes présentes étaient encore agitées. Il était dans le laboratoire quand la douleur l'avait frappé, sans aucun avertissement, et quand il avait chancelé, il avait entendu les cris de surprise des autres ; puis tout avait disparu dans l'insoutenable souffrance.

Maintenant, la douleur envolée, les autres continuaient de s'agiter, anxieux, toujours penchés sur un corps allongé...

... et il s'aperçut tout à coup qu'il regardait la scène d'en haut.

Il était là, par terre, vautré, la figure convulsée. Il était là-haut, en paix, et observait.

Il pensa : Miracle des miracles ! Les cinglés de la vie après la vie avaient raison !

Et, bien que ce fût humiliant, pour un physicien athée, de mourir de cette façon, il n'éprouvait qu'une légère surprise et aucune altération de cette paix où il était désormais plongé.

Il se dit : Il devrait y avoir un ange, ou quelque chose, pour venir me chercher.

La scène terrestre s'estompait. Les ténèbres envahissaient son conscient et, au loin, comme une dernière vision fugace, il y avait un être de lumière, de forme vaguement humaine, qui irradiait de la chaleur.

Murray pensa : Quelle blague à mes dépens. Je m'en vais au paradis !

A l'instant même où il pensait cela, la lumière disparut mais la chaleur demeura. Il n'y eut aucune diminution de la paix, bien que dans tout l'univers il ne restât que lui... et la Voix.

La Voix dit :

— J'ai fait cela bien souvent et je suis encore capable d'être ravie de la réussite.

Murray eut alors envie de dire quelque chose, mais il n'avait pas conscience de posséder une bouche, une langue ou des cordes vocales. Néanmoins, il essaya d'émettre un son. Il essaya, sans lèvres, de fredonner des mots ou de les souffler, ou simplement de les pousser hors de lui par contraction de... de quelque chose.

Et ils sortirent. Il entendit sa propre voix, nettement reconnaissable, et ses propres mots, infiniment clairs. Murray demanda :

— Est-ce le paradis ?

— Ce n'est pas un endroit comme tu comprends les endroits, répondit la Voix.

Murray fut embarrassé mais la question suivante devait être posée :

— Excusez-moi si j'ai l'air d'un imbécile. Etes-vous Dieu ?

Sans changer d'intonation, sans gêner en aucune façon la perfection du son, la Voix réussit à paraître amusée.

— C'est curieux qu'on me demande toujours la même chose, naturellement d'un nombre infini de manières différentes. Il n'y a aucune réponse que je puisse te faire et

que tu comprendrais. Je *suis*, ce qui est tout ce que je puis dire de significatif, et tu peux couvrir ce verbe de tous les mots et concepts que tu voudras.

— Et qu'est-ce que je suis ? demanda Murray. Une âme ? Ou bien ne suis-je aussi qu'une existence personnifiée ?

Il essaya de prendre un ton sarcastique mais il lui sembla qu'il échouait. Il songea alors, fugacement, à ajouter « Votre Grâce » ou « Etre saint » ou *quelque chose* pour couvrir le sarcasme mais il ne put s'y résoudre alors même que, pour la première fois de son existence, il envisageait la possibilité d'être puni pour son insolence – ou son péché ? – par l'enfer, en se demandant ce que ce pouvait être.

La Voix ne parut pas offensée.

— Tu es facile à expliquer, y compris à toi-même. Tu peux t'appeler une âme si ça te fait plaisir, mais tu es un noyau de forces électromagnétiques, formé de telle manière que toutes les interconnexions et interrelations soient exactement imitatives de celles de ton cerveau dans ton existence-univers, jusque dans les moindres détails. Par conséquent, tu as ta capacité de penser, tes souvenirs, ta personnalité. Il te semble encore que tu es toi.

Murray se trouva sceptique.

— Vous voulez dire que l'essence de ma personnalité est permanente.

— Pas du tout. Rien chez toi n'est permanent, sauf ce que je choisis de rendre ainsi. J'ai formé le noyau. Je l'ai façonné pendant que tu avais une existence physique et adapté en vue du moment où cette existence viendrait à te manquer.

La Voix paraissait contente d'elle-même et, après un temps, elle reprit :

— Une construction complexe mais absolument précise. Je pourrais, bien sûr, le faire pour tout être humain de ton monde, mais je suis contente de ne pas l'avoir fait. Il y a du plaisir dans la sélection.

— Vous en choisissez très peu, alors ?

— Très peu.

— Et qu'est-ce qui arrive au reste ?

— L'oubli ! Ah, naturellement, tu imagines un enfer.

Murray aurait rougi s'il en avait eu la possibilité.

Il répondit :

— Pas du tout. Quand même, je n'aurais guère pensé que j'étais assez vertueux pour avoir attiré votre attention et être un des Elus.

— Vertueux ? Ah, je vois ce que tu veux dire. C'est agaçant de devoir rendre ma pensée assez petite pour imprégner la tienne. Non, je t'ai choisi pour ta faculté de penser, comme j'ai choisi les autres, par quadrillions, parmi toutes les espèces intelligentes de l'univers.

Murray fut soudain pris de curiosité, l'habitude d'une vie entière. Il demanda :

— Est-ce que vous les choisissez tout seul ou bien y en a-t-il d'autres comme vous ?

Pendant un bref instant, Murray crut sentir une réaction irritée, mais quand la Voix reprit, elle fut imperturbable.

— Le fait qu'il y en ait d'autres comme moi ne te concerne pas. Cet univers est le mien, à moi seul. Il est mon invention, ma création, destiné à mes seules fins.

— Et pourtant, avec les quadrillions de noyaux que vous avez formés, vous m'avez consacré du temps. Suis-je si important ?

— Tu n'es pas important du tout. Je suis aussi avec les autres d'une façon qui, pour ta perception, semblerait simultanée.

— Et cependant, vous êtes un ?

Encore quelque chose comme de l'amusement.

— Tu cherches à me prendre en flagrant délit d'inconséquence. Si tu étais une amibe, capable de ne concevoir l'individualité qu'en rapport avec des cellules autonomes, et si tu demandais à une baleine, formée de quadrillions de cellules, si elle était une ou plusieurs, comment la baleine te répondrait-elle de manière compréhensible pour une amibe ?

Murray dit ironiquement :

— J'y réfléchirai. Cela deviendra peut-être compréhensible.

— Précisément. Ce sera ta fonction. Tu réfléchiras.

— A quelle fin ? Vous savez déjà tout, je suppose ?

La Voix dit :

— Même si je savais tout, je ne saurais pas que je sais tout.

— Cela me fait l'effet d'un brin de philosophie orientale, quelque chose qui paraît profond justement parce que ça ne veut rien dire.

— Tu promets ! Tu réponds à mon paradoxe par un paradoxe, à cette différence que le mien n'en est pas un. Réfléchis. J'ai existé de toute éternité, mais qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que je ne puis me souvenir d'avoir commencé à exister. Si je le pouvais, je n'aurais pas vécu de toute éternité. Si je suis incapable de me souvenir d'avoir commencé à exister, alors il y a au moins une chose – la nature de mon arrivée dans l'existence – que je ne sais pas. Et puis, bien que ce que je sache soit infini, il est également vrai que ce qu'il y a à savoir est infini. L'infinité du savoir potentiel peut être infiniment plus grande que l'infinité de mon savoir réel. Voilà un exemple simple : si je connaissais chacune des intégrales paires, je connaîtrais un nombre infini de choses, et pourtant je ne connaîtrais pas une seule intégrale impaire.

— Oui, mais les intégrales impaires peuvent être dérivées. Si vous divisez par deux toutes les intégrales paires de toute la série infinie, vous obtiendrez une autre série infinie qui contiendra la série infinie des intégrales impaires.

— Tu as saisi l'idée, dit la Voix. Cela me plaît. Tu auras pour mission de rechercher d'autres voies, beaucoup plus difficiles, du connu au pas encore connu. Tu as tes souvenirs. Tu te rappelleras toutes les données que tu as accumulées ou apprises, ou que tu as déduites ou déduiras de ces données. S'il le faut, tu auras le droit d'apprendre les données supplémentaires que tu jugeras adaptées aux problèmes que tu te poseras.

— Est-ce que vous ne pourriez pas faire tout ça vous-même ?

La Voix déclara :

— Je le peux mais c'est plus intéressant ainsi. J'ai construit l'univers afin d'avoir davantage de faits à traiter. J'ai introduit le principe d'incertitude, l'entropie et autres facteurs de hasard pour que le tout ne soit pas instantanément évident. Cela a bien marché car, durant toute son existence, l'univers a été un amusement pour moi. J'ai ensuite introduit les complexités qui ont produit la première vie et ensuite l'intelligence, et je m'en suis servi comme une source pour une équipe de recherche, non pas parce que j'avais besoin d'aide, mais parce que cela ferait intervenir un nouveau facteur de hasard. J'ai découvert que je ne pouvais pas prédire quelle intéressante connaissance suivante serait trouvée, d'où elle viendrait, par quels moyens elle serait dérivée.

— Est-ce que cela arrive ? demanda Murray.

— Certainement. Un siècle ne passe pas sans qu'une nouveauté intéressante apparaisse quelque part.

— Une chose à laquelle vous auriez pu penser vous-même mais que vous n’aviez pas encore pensée ?

— Oui.

— Est-ce que vous croyez réellement qu’il y a une chance que je vous aide, moi, en cela ?

— Au cours du siècle à venir ? Virtuellement aucune. A long terme, cependant, ton succès est certain puisque tu seras engagé pour l’éternité.

— Je vais réfléchir pendant l’éternité ? Éternellement ?

— Oui.

— A quelle fin ?

— Je te l’ai dit. La découverte de nouvelles connaissances.

— Mais au-delà ? A quelle fin dois-je découvrir de nouvelles connaissances ?

— C’était ce que tu faisais dans ta vie liée à l’univers. Quelle en était alors la fin ?

— Gagner un nouveau savoir que moi seul pouvais gagner. Recevoir les louanges de mes confrères. Eprouver la satisfaction de la recherche, en sachant que je n’avais pour cela qu’un temps très bref. Maintenant, je ne gagnerais que ce que vous pourriez gagner vous-même pour peu que vous vouliez vous en donner la peine. Vous ne pouvez me féliciter, vous ne pouvez qu’être amusé. Et il n’y a pas d’honneur ni de satisfaction dans l’accomplissement, quand on a toute l’éternité pour réussir.

— Ne trouves-tu pas la réflexion et la découverte satisfaisantes en elles-mêmes ? Ne penses-tu pas que la recherche n’exige pas d’autre fin ?

— Pour un temps défini, oui. Pas pour l’éternité.

— Je te comprends. Néanmoins, tu n’as pas le choix.

— Vous dites que je dois réfléchir. Vous ne pouvez pas m’y forcer.

La Voix dit :

— Je ne souhaite pas te contraindre directement. Je n’en aurai pas besoin. Comme tu ne peux rien faire d’autre que penser, tu réfléchiras. Tu ne sais pas comment ne pas penser.

— Alors je me donnerai un but. Je m’inventerai une fin.

La Voix répliqua avec indulgence :

— Tu en as certainement le droit.

— Je me suis déjà trouvé une fin.

— Puis-je savoir laquelle ?

— Vous la connaissez déjà. Je sais que nous ne parlons pas d’une manière ordinaire. Vous réglez mon noyau de façon que j’imagine que je vous entends et imagine que je parle, mais vous transférez directement les pensées de vous à moi, et de moi à vous. Et quand mon noyau change selon mes pensées, vous en avez immédiatement conscience et vous n’avez pas besoin de transmission volontaire.

— Tu as étonnamment raison. C’est un plaisir pour moi. Mais il me plaît aussi que tu me dises volontairement tes pensées.

— Eh bien, je vais vous les dire. Le but de mes réflexions sera de découvrir un moyen de briser le noyau de mon être que vous avez créé. Je ne veux pas réfléchir sans autre but que de vous amuser. Je ne veux pas réfléchir éternellement pour vous amuser. Je ne veux pas exister éternellement pour vous amuser. Toute ma pensée sera dirigée vers l’anéantissement du noyau. Et ça, ça m’amusera !

— Je n’oppose aucune objection à cela. Même en concentrant ta pensée sur la fin de ta propre existence tu pourrais, malgré toi, découvrir quelque chose de nouveau et d’intéressant. Et naturellement, si tu réussis dans cette tentative de suicide, tu n’auras rien accompli car je te reconstruirai instantanément et de manière à rendre ta méthode

de suicide impossible. Et si tu en trouves une autre, encore plus subtile, de te désintégrer, je te récréerai en éliminant cette possibilité, et ainsi de suite. Ce serait un jeu intéressant mais, néanmoins, tu existeras éternellement. Telle est ma volonté.

Murray ressentit un petit frémissement mais ses mots sortirent avec un calme parfait.

— Serais-je en enfer, alors, après tout ? Vous avez laissé entendre qu'il n'en existait pas, mais si c'était l'enfer, vous mentiriez pour faire le jeu de l'enfer.

— Dans ce cas, dit la Voix, à quoi bon t'assurer que tu n'es pas en enfer ? Je te l'assure tout de même. Il n'y a ici ni paradis ni enfer. Il n'y a que moi.

— Considérez, alors, que mes pensées risquent de vous être inutiles. Si je ne découvre rien d'utile, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux, pour vous, de me... désassembler et de ne plus vous soucier de moi ?

— Comme récompense ? Tu veux le nirvana comme récompense de l'échec et tu as l'intention d'assurer le mien ? Il n'y a pas de marchés, ici. Tu n'échoueras pas. Avec toute l'éternité devant toi, tu ne peux éviter d'avoir au moins une pensée intéressante, même si tu t'en défends.

— Alors je me créerai un autre but. Je ne tenterai pas de me détruire. Mon but sera de vous humilier. Je trouverai une chose à laquelle non seulement vous n'avez jamais pensé, mais encore à laquelle vous ne pourriez jamais penser. Je vais réfléchir à la dernière solution, au-delà de laquelle il n'y aura plus rien du tout à apprendre.

La Voix répliqua :

— Tu ne comprends pas la nature de l'infini. Il y a beaucoup de choses que je ne me suis pas donné la peine d'apprendre. Il ne peut rien y avoir que je ne puisse apprendre.

Murray dit, songeur :

— Vous ne pouvez pas connaître votre commencement. Vous l'avez dit. Par conséquent, vous ne pouvez pas connaître votre fin. Très bien, alors. Ce sera mon but et ce sera ma dernière solution. Je ne me détruirai pas. Je vous détruirai, vous, si vous ne me détruisez pas avant.

— Ah ! Tu en arrives là en un peu moins que le temps moyen. J'aurais cru que ça te prendrait plus longtemps. Il n'y en a pas un seul, parmi ceux que j'ai avec moi, dans cette existence de pensée parfaite et éternelle, qui n'a pas l'ambition de me détruire. Cela ne peut être fait.

— J'ai toute l'éternité pour trouver un moyen.

— Alors essaie d'y réfléchir, dit aimablement la Voix, et elle disparut.

Murray avait son but et il était satisfait.

Car, que pourrait vouloir n'importe quelle entité, consciente de l'existence éternelle, sinon une fin ?

Qu'avait donc cherché d'autre la Voix au cours de ces innombrables milliards d'années ? Et pour quelle autre raison l'intelligence avait-elle été créée et certains spécimens sauvés et mis au travail, sinon pour participer et apporter leur aide à la recherche ? Et Murray avait l'intention, lui, et lui seul, de réussir.

Avec précaution, exalté par ce dessein, Murray se mit à réfléchir.

Il avait tout son temps.